

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (1999)
Heft: 3

Rubrik: Télévisions

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

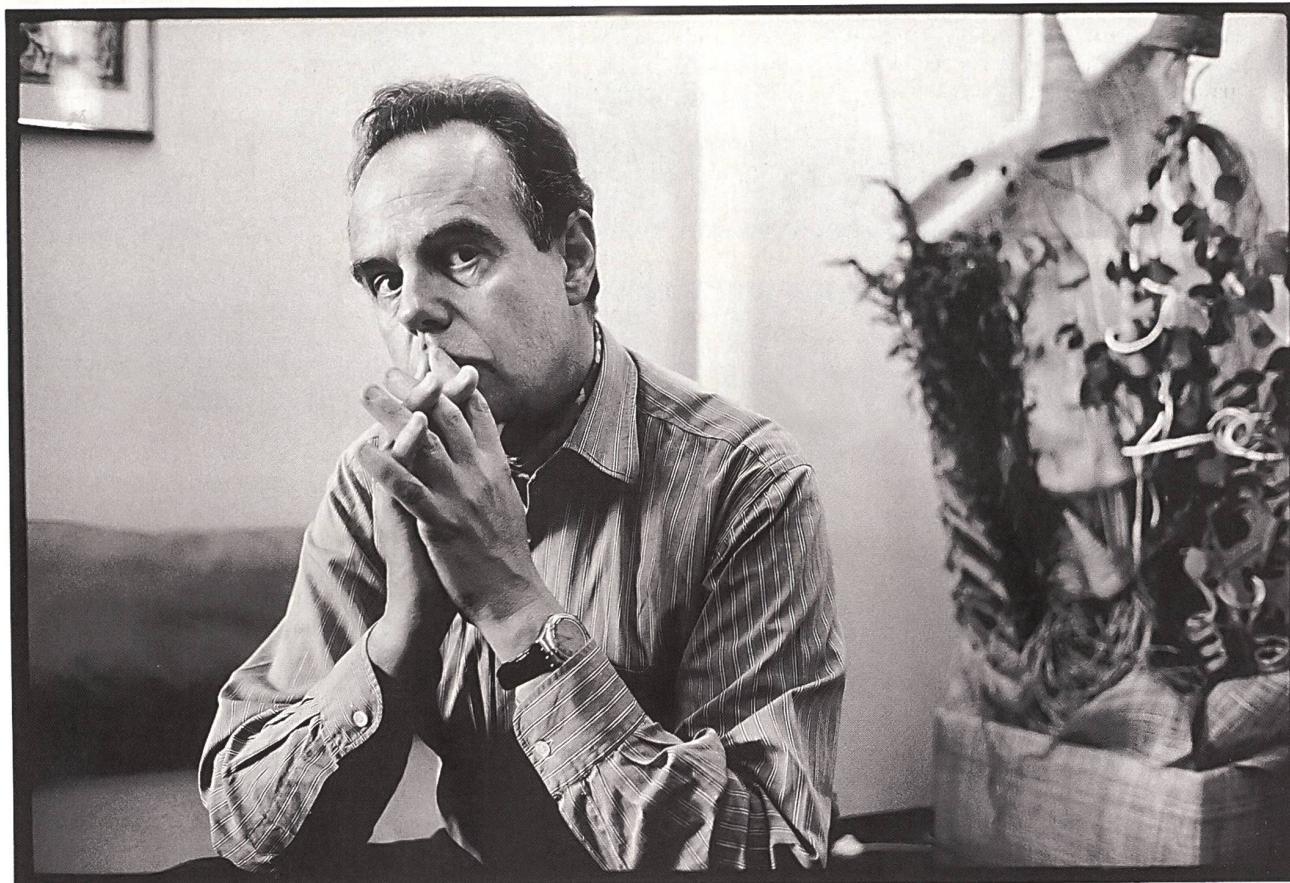
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Bertrand Roy

«Je fais comme Hergé avec Tintin»

Le cinéophile le plus télégénique du paysage audiovisuel signe une série historique pailletée de nostalgie, «Mémoires d'exils», celle des grandes familles royales décimées par les aventures du siècle et par l'oubli. Rencontre à Genève.

Par Anne Guardil

Dans une encyclopédie du cinéma, où il ne se trouve pas, Frédéric Mitterrand aurait été placé juste après Jean Mitry et non loin de Mizoguchi. Il partage avec le premier, et toutes proportions gardées, l'ardeur pédagogique, la défense active et le culte des grands auteurs, alors qu'eux-mêmes se confinent dans la marginalité de l'essai cinématographique. Ainsi, «Lettres d'amour en Somalie», réalisé par Frédéric Mitterrand en 1981, est resté pratiquement invisible depuis. On en garde le souvenir lointain d'un film à la Duras, avec un commentaire douloureux, des images désertes et une sorte de poésie à l'abandon. Avec le cinéaste japonais, Frédéric Mitterrand partage le goût du mélodrame et dénonce la souffrance de la femme dans une société brutale dominée par des hommes odieux, comme l'officier Pinkerton dans «Madame Butterfly», film-opéra que Mitterrand réalisa en 1995. Mais voilà, le réalisateur et cinéophile français n'a pas sa place dans les dictionnaires de cinéma. Il faudrait le dénigrer, de plus, pour ses affinités électives avec les étoiles de papier glacé et

renvoyer l'insolent à la case télévision, où il se laisse d'ailleurs lui-même enfermer pour les besoins de sa cause. Car Frédéric Mitterrand utilise aussi les interstices de la «machine inerte», comme il dit, pour faire passer des séries personnelles en forme de messages historiques, qui toujours défendent une vision du monde tendre, familiale et poétique. Rencontre avec un homme simple et affable, honnête et à fables.

Frédéric Mitterrand, il y a dans votre travail sur les archives, dans votre manière très personnelle de les mettre en scène, au sens où vous engagez votre propre nostalgie, vos propres désirs, votre voix même... quelque chose d'assez godardien. La comparaison avec Godard est très flatteuse; c'est drôle parce que je ne me l'étais jamais faite, car il m'arrive aussi d'être modeste... et, par ailleurs, elle m'intéresse beaucoup parce que je m'aperçois souvent que des références godardiennes me viennent dans le travail que je fais, des images, des sons. Et il y a tout l'amour qu'un cinéophile ordinaire peut porter au «Mépris». Je trouve aussi que la démarche de Godard, qui est

de toujours regarder le monde et de le commenter, est profondément intéressante. Philosophique au sens pur du terme, elle participe du désir de porter un regard sur les choses au lieu de les subir. Je vois Godard comme un éveilleur, je suis donc très touché que vous pensiez qu'il puisse y avoir une affinité entre mon travail et sa démarche.

Peut-on dire qu'après les incontestées Ava et autres Marlène, vous en êtes venu à fabriquer vous-même des étoiles à partir de personnages royaux, certes, mais assez obscurs et insignifiants au regard de l'histoire? Oui! Je parle de personnages oubliés. Qui connaît la princesse Natalie Paley? Pourtant, elle a été une actrice aussi belle que les autres, elle a joué dans une vingtaine de films dont «Sylvia Scarlett», de George Cukor. Sur Ava, on a tout dit, tout vu. L'avantage, avec Natalie Paley, c'est qu'il n'y a rien. Princesse Romanoff en exil, elle s'est intéressée à la mode et au cinéma au début, et puis après...

Justement, vos princes ne sont-ils pas tous velléitaires? Alors voilà, moi qui suis un suractif, qui déteste la paresse, j'ai des tré-

sors d'indulgence pour les gens qui n'arrivent pas à travailler quand ça relève d'une incapacité fondamentale. Il se trouve que la plupart de ces gens n'avaient pas été programmés pour travailler dans le monde moderne. Mais ils ont été très créatifs dans des domaines sans valeur marchande. J'ai eu entre les mains les dessins que le prince Théodore faisait pour son fils Michel Romanoff...

Cette proximité avec les fantômes de l'histoire et la mort vous déprime-t-elle parfois ? Je suis comme Truffaut dans «La chambre verte», un de mes films préférés. Je voudrais que personne ne meure. Ça me déprime donc au début mais, le film terminé, ces gens ne sont plus disparus, ils font partie de ma famille et les aimer, c'est mon côté «Sunset Boulevard»!

Quels sont vos rapports avec les historiens ? Les historiens me méprisent. J'ai une simple licence d'histoire, pas de thèse, mais je n'ai aucun complexe dans ce domaine. Alexandre Adler leur a dit une fois que je ne faisais pas des émissions historiques mais que l'histoire était dedans. On veut des histoires pour avoir des repères dans notre vie. Et ce n'est pas obligatoire d'expliquer pendant une heure de télé que la révolution française a été causée par l'évolution du cours du blé... Même si c'est vrai. Comme il serait faux de se cantonner à la psychologie de Louis XVI. Quand je raconte une histoire, j'essaie d'abord de faire ressentir au spectateur à quel point c'est intéressant de s'y intéresser. Je fais comme Hergé avec Tintin, les dates, les détails historiques, tout est vérifié, documenté. Prenez «Le lotus bleu», c'est entre «Shanghai Express» de Josef von Sternberg et «Les 400 millions» de Joris Ivens. Je suis sûr qu'Hergé avait vu ces films. ■

«Mémoires d'exil» de Frédéric Mitterrand. Diffusion en six épisodes les 4 et 18 octobre, et les 1^{er}, 8, 15 et 22 novembre à 20 h 15 sur TSR2.

A voir sur Arte

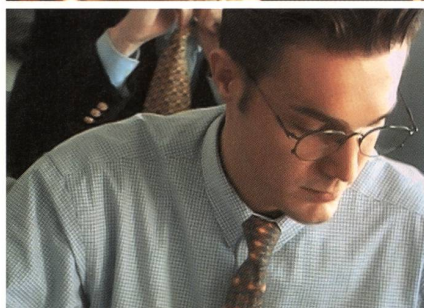
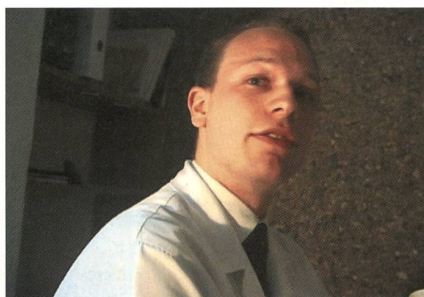
Entrée en scène appréciée de Patricia Mazuy

Après dix années de prison, Gérard revient dans la ferme familiale qu'exploitent son frère et sa femme. Un rapport ambigu naît entre les deux hommes. Réalisé en 1988 par Patricia Mazuy, «Peaux de vaches» est l'un des meilleurs premiers films apparus dans le cinéma français depuis une quinzaine d'années. Sorte de western à la française, ample et rigoureux, où sourdent une étrange émotion et une violence contenue. L'un des plus beaux rôles de Sandrine Bonnaire. (la)

«Peaux de vaches», de Patricia Mazuy, avec Sandrine Bonnaire, Jean-François Stevenin et Jacques Spiesser. Arte, lundi 25 octobre à 20 h 45.

Suspense à l'Ecole hôtelière

Coproduit par Arte et la TSR, un épatant *docu-soap* bouscule le documentaire. Une série mitonnée avec humour dans les casseroles de l'Ecole hôtelière de Lausanne par Serge Stéphan Moszkowicz.



Ils s'appellent Vincent, Alexandre, Julie, Grégoire et Matthieu. Ils ont à peine vingt ans et la vie devant eux. Ils en ont rêvé et voilà que leur rêve se concrétise. Ils sont à l'Ecole hôtelière de Lausanne, qui forme l'élite des cadres supérieurs de l'hôtellerie de demain. Ils viennent de Belgique, de Paris, de Toulouse ou de Genève et la caméra de Serge Stéphan Moszkowicz les suit au jour le jour, six mois durant.

C'est la formule du *docu-soap*, ce croisement improbable entre le *soap-opéra* – autrement dit le feuilleton – et le documentaire traditionnel. Importé d'Angleterre, où il connaît depuis deux ans un succès non démenti («The Cruise» et «Driving Lesson» en furent les séries-pilotes), il fut repris avec plus ou moins de bonheur par Canal + France 3, et désormais Arte et la TSR.

Du feuilleton, le *docu-soap* retiendra les personnages bien typés, les situations quotidiennes corsées de moments de crises, le suspense qui clôt chaque épisode: que va-t-il arriver à un tel? va-t-il réussir son examen? Du documentaire, il gardera le souci du réel, des moyens techniques légers permettant une sociologie «en immersion». Le tout est un fantastique renouvellement du genre qui ne cesse de troubler les esprits chagrins: certains y voient le risque, pour le documentaire classique, de se noyer dans les effets faciles et la superficialité.

Que voit-on ici? Beaucoup d'humour (style «Friends»), une formidable énergie due à un excellent montage, des personnages qui évoluent à la vitesse grand V – c'est le passage de l'adolescence à l'âge adulte et tous ses rites initiatiques –, l'élaboration d'un moule social dans lequel certains se coulent mieux que d'autres et, au final, le portrait d'une institution dont la fascination s'exercera sur bien d'autres générations encore. A ne pas manquer. (bb)



Photos TEF

Rudolf Thome, cousin allemand de Rohmer

Moins célèbre que certains de ses confrères du nouveau cinéma allemand, tels que Rainer W. Fassbinder, Wim Wenders ou Werner Herzog, Rudolf Thome est l'un des seuls auteurs importants à travailler encore en Allemagne. Son œuvre, comparable à bien des égards à celle d'Eric Rohmer, est pourtant très mal connue ici. On ne peut ainsi que se réjouir de la diffusion sur Arte de «La déesse du soleil» («Die Sonnengöttin», 1992) et «Le secret de l'amour» («Das Eheimnis», 1994). (la)

«La déesse du soleil», Arte, vendredi 16 octobre à 23 heures «Le secret de l'amour», Arte 22 octobre, à 23 heures.

«A l'Ecole hôtelière», de Serge Stéphan Moszkowicz (1999 France). Durée 4 x 26 minutes. Du 5 au 8 octobre 1999, à 20 h, TSR2 et du 18 au 21 octobre 1999, à 20 h 15, Arte.